

Hymne magistral à la limpidité de l'amour : "Les destinées sentimentales" d'Olivier Assayas

Autor(en): **Maire, Frédéric**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2000)**

Heft 12

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-932611>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



**Hymne magistral
à la limpidité de l'amour**

**«Les destinées sentimentales»
d'Olivier Assayas**



Pauline dans le tumulte de la guerre de 1914 (Emmanuelle Béart)

Hymne magistral à la limpidité de l'amour

«Les destinées sentimentales» est le grand film d'une réconciliation. Celle d'un auteur plutôt radical qui renoue brillamment avec le classicisme en adaptant un roman de Jacques Chardonne. Avec l'histoire d'une passion amoureuse au début du siècle – celle aussi du destin d'une fabrique de porcelaine de Limoges – Assayas réussit un incroyable pari: retracer trente ans d'histoire de France et ses bouleversements tout en captant la lumière intérieure de ses personnages. Le cinéaste offre aussi deux rôles magnifiques à Charles Berling et Emmanuelle Béart, hélas absents du palmarès de Cannes! De ce film coproduit par la société lausannoise CAB et tourné en partie en Suisse, FILM tire le portrait en compagnie de son auteur et de ses deux acteurs principaux.

Par Frédéric Maire

Au début du siècle, Jean Barnery (Charles Berling), fils de riches fabricants de porcelaine de Limoges, officie comme pasteur de la petite communauté protestante de Barbazac, en Charente. Vertueux époux de Nathalie (Isabelle Huppert) et père d'une petite Aline, il enterre, il marie, il prêche.

Un jour, lors d'un bal réunissant la bonne société bourgeoise de la région, son regard croise celui de Pauline (Emmanuelle Béart). Un instant, un seul, suffit à lui faire comprendre qu'il vient de rencontrer la femme de sa vie. Dès lors, qu'importent les pressions de la société, les critiques, le mépris: Jean Barnery divorce, lègue sa fortune à son ex-femme et quitte le ministère.

L'amour et rien d'autre

L'histoire rattrape toutefois le jeune couple et son bonheur sans failles. D'abord, Jean Barnery est contraint de reprendre la fabrique de porcelaine familiale. Ensuite, la guerre de 1914-1918 vient imposer sa loi au son du canon. Après la bataille, dans les ruines d'un monde en mutation, Jean Barnery va s'acharner à réaliser son rêve de beauté, de perfection. Il s'obstine sans succès à créer une usine moderne, automatisée, qui la sauverait de la faillite. Mais ce n'est que sur son lit de mort, avant d'ex-

haler son dernier souffle, qu'il finira par comprendre: «L'amour, il n'y a rien d'autre dans la vie... Rien».

Le cinéma classique transfiguré

En adaptant le roman historique d'un auteur dont on a parfois raillé l'académisme, Olivier Assayas a pris un risque. Mais le résultat dépasse ses ambitions. S'étirant sur trente ans, le film entremêle brillamment «grande» et «petite» histoire, celle d'une nation industrielle et celle de Jean et Pauline Barnery... Cela grâce à un style très sobre, presque discret, qui met en avant les acteurs.

Quand la mise en scène se manifeste, c'est pour offrir des fulgurances de plan, des ellipses audacieuses, qui figurent toujours un événement essentiel ou une rupture dans le récit: la guerre, la mort, la souffrance, la joie. Enumérant une série de «passages obligés» – scènes de bal, d'église, de guerre ou d'usine – Olivier Assayas les assume et les exploite, trouvant là matière à détacher l'individu du groupe.

La primauté des personnages

Autant Emmanuelle Béart est lumineuse, incarnant la plénitude de la passion et de l'amour, autant Charles Berling parvient à camper à la perfection un éternel absent, un être incapable de se situer dans le monde. Qu'il officie en chaire dans son costume de pasteur ou qu'il hante son bureau dans son complet de chef d'entreprise, Barnery est un homme en quête perpétuelle du secret de l'existence, de cette lumière qu'il ne découvrira qu'à sa mort – ou presque.

Assayas laisse percer dans certains plans l'impression que Barnery frôle parfois inconsciemment ce mystère dans un instant de bonheur fulgurant. Citons ainsi le bal où le héros aperçoit Pauline pour la première fois; ou un jour d'été, alors que la jeune femme cueille des cerises, caressée par le soleil; ou encore quand les ouvriers réussissent à produire un service de porcelaine translucide d'une perfection absolue, mais trop cher pour être commercialisable. Peu importe, c'est le geste qui compte. Celui de l'artisan qui rend la matière sublime. Et celui du cinéaste resté humble face à l'ampleur de sa tâche. ■



Réalisation Olivier Assayas. Scénario Jacques Fieschi, Olivier Assayas, d'après le roman éponyme de Jacques Chardonne. Image Eric Gautier. Musique Guillaume Lekeu, Emile Waldeufel, Olivier Métra. Son Jean-Claude Laureux. Montage Luc Barnier. Décors Katia Wyszokop. Interprétation Charles Berling, Emmanuelle Béart, Isabelle Huppert, Olivier Perrier... Production Arena Films, CAB Productions; Bruno Pesery, Gérard Ruey. Distribution Filmcooperative (2000, France / Suisse). Duré 3 h. En salles 9 août.

L'instant de vérité

Olivier Assayas a réalisé quatre courts métrages, dont «Laisse inachevé à Tokyo» en 1982, tout en étant critique aux Cahiers du cinéma jusqu'en 1985. C'est d'abord comme scénariste qu'il remonte au front, notamment pour André Téchiné («Rendez-vous», «Le lieu du crime»). Depuis «Désordre», en 1986, il a réalisé huit longs métrages dont «L'eau froide» (1994), «Irma Vep» (1996) et «Fin août début septembre» (1998). Avec «Les destinées sentimentales» il signe une œuvre plus imposante et plus aboutie.

Propos recueillis à Cannes par Frédéric Maire

Vous qui êtes scénariste, pourquoi avez-vous choisi d'adapter un roman de Jacques Chardonne ?

La rencontre avec un livre est toujours, pour moi, celle qu'on fait avec des personnages. Quand j'ai lu «Les destinées sentimentales», j'ai trouvé que Chardonne réussissait à matérialiser tout ce que j'ai toujours cherché dans mes propres scénarios, mais décrit dans une ampleur de temps dont je n'ai pas encore l'expérience. De plus, la vie d'une industrie m'est étrangère. Dans ce roman, il y avait un registre qui était véritablement le mien, mais qui allait au-delà de ce que j'aurais pu écrire moi-